

**« Ça court, ça saute,
mais ça pourrait être mieux »**



PARIS, PALAIS OMNISPORTS DE BERCY, 15 MAI 2011. – Même s'il réside en Espagne, à Valence, depuis la fin de sa carrière, l'ancien meneur de l'équipe de France Antoine Rigau a gardé un oeil attentif et acéré sur la Pro A.
(Photo Gwendoline Le Goff/Panoramica)

L'Équipe – Vendredi 5 octobre 2012

ANTOINE RIGAUDEAU, l'un des plus grands joueurs de l'histoire du basket français, pose un regard sans concession sur la Pro A, qui reprend aujourd'hui.

À quarante ans, Antoine Rigau deau est un homme serein et heureux. Installé à Valence depuis près de dix ans, l'ancien « Roi » de Bologne savoure une vie paisible au soleil de la côte méditerranéenne. Retraité des parquets depuis 2005, il a lâché la balle orange pour les clubs de golf désormais. Une passion qui l'anime, au point d'envisager la création d'une sorte d'école de formation accessible au plus grand nombre de jeunes. Mais, s'il a un peu délaissé le basket, il y jette cependant toujours un œil avisé. D'ailleurs, l'ancien vice-président du PBR 2006-2007 demeure dans les textes toujours associé au Paris-Levallois, via une société partenaire, Panames, même s'il n'intervient plus du tout. C'est donc sans complaisance mais avec la lucidité et l'exigence qui ont toujours guidé sa carrière que l'un des plus grands joueurs français de tous les temps analyse la Pro A, qui redémarre ce soir.

VALENCE – (ESP)
de notre envoyé spécial

« **SUIVEZ-VOUS** toujours de manière assidue le Championnat de France ?

– Non. La dernière fois que je suis allé dans une salle en France, ce devait être la finale de Coupe de France (en 2011). La vie fait que tu déconnectes. Je vis à l'étranger, je ne suis pas dedans au quotidien, je n'ai aucune implication professionnelle dans le basket aujourd'hui. J'ai des motivations plus orientées sur d'autres sports, j'ai des enfants qui jouent au foot, je suis passionné par le golf.

– **Néanmoins, de ce que vous en voyez, la Pro A est-elle "vendable" aujourd'hui selon vous ?**

– (Il hésite.) Est-ce qu'elle a été vendable un jour ? Si tu n'as pas de têtes de gondole, d'équipes qui te tirent vers le haut, c'est très difficile. La Pro A, le basket français dans sa globalité, a toujours été assez politisée, trop souvent dans sa guerre de clochers. Le basket français est un peu un sport de "rochers", chacun pense pour son truc, ce qui est louable, mais il n'y a pas une unité forte qui pousse de l'avant.

– **L'arrivée de gros investisseurs – qatariens par exemple – dans le basket parisien serait-elle une bonne chose ?**

– Oui ! C'est l'intérêt du basket français, de la Fédération, qu'il y ait un grand club à Paris, géré par les Qatariens ou d'autres. Je suis pour les gens qui investissent et mettent de l'argent dans le sport pour construire quelque chose. Si c'est pour lancer une pièce, gagner un truc, ne pas avoir d'âme et repartir, ce n'est pas très gratifiant.

– **En attendant, sans avoir beaucoup d'argent, comment le Championnat doit-il évoluer pour exister ?**

– J'ai toujours pensé que la Pro A devait être un Championnat de jeunes. Un Championnat à la serbe, à la croate, avec des joueurs du cru, qui travaillent pour mériter du temps de jeu. Il faut penser à une politique commune de travail chez les jeunes, très en amont, en benjamins, en minimes, en cadets. Les préparer au haut niveau sans obligatoirement rechercher les résultats très vite, où justement tu oublies l'exigence technique, tactique, physique. Pourquoi nous, Français, n'aurions-nous pas le

même niveau de compétitivité en Euroleague que le Partizan Belgrade ?

– **Et sur le plan du jeu ?**

– Techniquement, c'est la Deuxième voire la Troisième Division. Tactiquement, c'est pareil. Physiquement, ça pourrait être beaucoup plus fort dans l'impact. Ça court vite, ça saute bien, mais ça pourrait être beaucoup mieux. Le problème de la Pro A, c'est aussi : combien de champions de France en combien d'années (huit sur les dix dernières saisons) ? Il n'y a aucune hiérarchie, aucun club qui domine. À partir de là c'est difficile pour les investisseurs de choisir un club, de mettre de l'argent. Tout le monde est du même niveau, avec plus ou moins le même budget. Les étrangers que tu fais venir nivellent le Championnat par le bas plutôt que par le haut. L'idéal serait d'avoir une ou deux équipes vitrines, qui dominent, susceptibles d'attirer les meilleurs jeunes Français formés par les équipes qui auraient un peu moins d'argent. Là, au moins, ces jeunes resteraient un certain temps en France, joueraient le top niveau en Euroleague. Il y aurait une vraie hiérarchie, comme quand j'étais à Cholet et que notre but était de battre Limoges ou Pau.

– **Que pensez-vous de la volonté du président de la Ligue, Alain Béral, de faire bouger la Pro A ?**

– C'est une bonne chose et c'est son rôle de faire ça. C'est bien qu'il y ait aussi un rapprochement entre la Ligue et la Fédération, plus que par le passé apparemment. C'est bien qu'il y ait des choses de faites. Le match au Palais des congrès est une bonne idée, même si pour la Pro A je me demande si ce n'est pas un peu prétentieux de faire ça aujourd'hui ? Est-ce qu'il n'y a pas besoin de construire avant des bases, des fondations ? Mais la volonté de faire grandir la Pro A est une bonne chose évidemment.

– **Pourquoi n'avez-vous jamais été impliqué au sein de la Ligue nationale ?**

– On ne me l'a jamais demandé ouvertement. Autant j'ai réfléchi et proposé des choses sur l'équipe de France, la formation des jeunes, autant sur la LNB je n'ai pas réfléchi plus que cela. Et mon expérience parisienne, en tant qu'investisseur, m'a fait comprendre que je n'étais pas quelqu'un de très politique, très diplomate.

Ce sont des fonctions où je ne me sens pas vraiment à l'aise.

– **Avec le recul, reste-t-il une certaine rancœur de ne pas avoir été retenu comme sélectionneur des Bleus il y a quatre ans ?**

– Je n'ai aucune rancœur. Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde avec les deux personnes responsables du dossier à l'époque (Yvan Mainini, président de la FFBB, et Jean-Pierre De Vincenzi. DTN). Et peut-être que j'avais des exigences de fonctionnement – et je ne parle pas financières – qui n'étaient pas réalisables au regard de la politique qui existe autour de l'équipe de France.

– **Que vous inspirent les Bleus aujourd'hui ?**

– Avant les JO, j'avais le sentiment que l'équipe de France avait passé un cap lors du Championnat d'Europe (argent en 2011), dans la maturité surtout. Le problème, c'est que les trente dernières secondes contre l'Espagne m'ont enlevé ce raisonnement-là. Ces dernières trente secondes n'ont pas favorisé la bonne image de l'équipe de France. Non seulement le résultat est négatif, mais l'attitude est, à mon avis, impardonnable. Moi j'étais offusqué.

– **Par le geste de Nicolas Batum sur Navarro ?**

– Impardonnable. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'il soit resté sur le terrain.

– **De manière générale, où situez-vous cette équipe de France ?**

– Sur ces Jeux Olympiques, l'équipe de France n'a pas évolué. Ça reste une équipe qui fait peur aux autres, qui peut tutoyer le haut du panier européen, mais elle reste au-dessous de l'Espagne à son meilleur niveau. »

DAVID LORiot

« Aux JO, l'équipe de France n'a pas évolué »

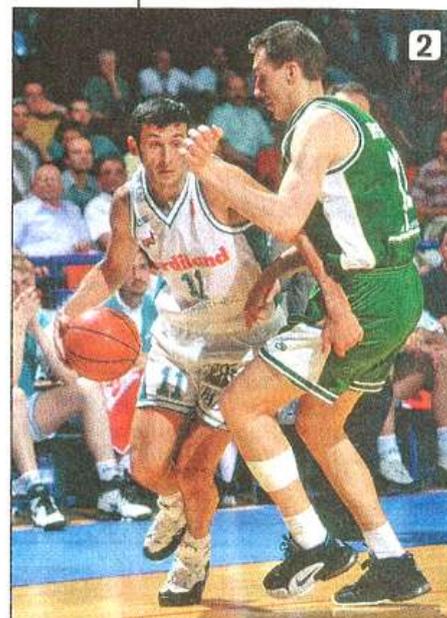
« Techniquement, la Pro A c'est la Deuxième voire la Troisième Division. Tactiquement, c'est pareil »

Rigaudeau, un monument



(Photo Pierre Lablatinière/L'Équipe)

IL EST DE LA RACE des légendes du basket français, à l'instar d'un Alain Gilles ou d'un Tony Parker, dont l'histoire est toujours en cours. Choletais surdoué, propulsé sur un parquet de Pro A à quinze ans et onze mois, Antoine Rigaudeau a, en dix-huit ans de carrière dont dix passés en France, à Cholet (1987-1995, *photo 1*), son club formateur, puis à Pau (1995-1997, *photo 2*), marqué le basket européen de son génie. Shooteur magnifique, meneur visionnaire et rigoureux, il fit mille coups d'éclat, sauva des eaux l'équipe de France aux Jeux de Sydney en 2000 et présida six années durant (de 1997 à 2003) au destin de l'un des plus prestigieux clubs européens d'alors, la Virtus Bologne. Quintuple MVP de Pro A, champion de France (1996), champion d'Europe et d'Italie (1998, 2001), le « Roi », comme aimait à l'acclamer le peuple bolonais, était un savant du jeu, plus qu'une machine à scorer, même s'il était capable d'assaut infernal (47 pts contre Gravelines en 1993 par exemple). Prototype même du meneur-arrière européen, Rigaudeau (128 sélections) fit même une courte apparition en NBA, aux Dallas Mavericks, en janvier 2003. Un échec sportif (11 matches : 1,5 pt, 8 sur 35 aux tirs), mais une expérience enrichissante qui le cale aujourd'hui volontiers devant les matches NBA à la télé ! Sa fin de carrière au Pamesa Valencia en Espagne fut marquée par une rupture du tendon d'Achille, laquelle accéléra sans doute le processus de retrait. Mais qu'importe, ce grand bonhomme à la tête penchée avait, depuis longtemps déjà, conquis sa place au premier rang des grands noms du basket européen. — D. L.



(Photo Nicolas Luttiiau/L'Équipe)